MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 32 (1932), p. 97-119

Paul Graindor

Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711400 *Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration* Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922 *Athribis X* Sandra Lippert
9782724710939 *Bagawat* Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960 *Le décret de Saïs* Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915 *Tebtynis VII* Nikos Litinas
9782724711257 *Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale* Jean-Charles Ducène
9782724711295 *Guide de l'Égypte prédynastique* Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
9782724711363 *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

INSCRIPTIONS

DE LA

NÉCROPOLE DE TOUNA EL-GHEBEL (HERMOUPOLIS)

PAR

M. PAUL GRAINDOR.

Nous n'avons pas voulu différer plus longtemps la publication des textes grecs trouvés, en 1931, par notre collègue Samy Gabra dans les fouilles de l'Université égyptienne à la nécropole de Touna, bien connue par le tombeau de Pétosiris, quoiqu'il reste encore à résoudre plus d'un problème, dans les trois inscriptions métriques. Mais il n'est pas sûr que ces difficultés puissent, dans l'état de nos connaissances, trouver une solution et deux de ces épigrammes sont d'un intérêt tel que nous n'avons pas cru devoir tarder plus longtemps à les faire connaître, avec l'espoir que les savants qu'elles intéressent pourront nous faire d'utiles suggestions pour la publication définitive[1], en utilisant nos hésitations, dont nous avons tenu à leur faire part.

Ces deux épigrammes sont celles qui sont écrites sur le mur qui encadre la porte intérieure du πρόθυρον (III, v. 13) du tombeau d'Isidôra, autrement dit, celle qui ouvre directement sur la chambre funéraire ou θάλαμος (I, v. 2).

D'après ces deux textes, suivant un usage, dont on a relevé de nombreux exemples dès l'époque ptolémaïque[2], mais qui était déjà connu du temps

[1] M. P. Jouguet, a bien voulu revoir une dernière fois avec nous ces textes difficiles qui ressortissent autant à la papyrologie qu'à l'épigraphie.

Mais nous tenons à remercier tout spécialement notre collègue W. G. Waddell, qui s'est donné la peine de relire notre manuscrit et de nous communiquer une série de lectures, de rapprochements et de suggestions dont nous avons tenu le plus grand compte, ainsi qu'on le verra plus loin.

[2] F. Ll. Griffith, *Herodotus II, 90. Apotheosis by drowning, Zeitschr. f. ägypt. Sprache und Altertumskunde*, 46, 1909/1910, p. 132 et seq.; M. A. Murray, *The Cult of the drowned in Egypt, ibid.*, 51, 1913/1914, p. 127 et seq.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'Hérodote[1], et qui semble apparenté au rite purificateur du baptême par immersion dans le Jourdain, la morte, Isidôra, a été divinisée après s'être noyée dans le Nil, comme Antinoüs, dont elle paraît avoir été à peu près la contemporaine : l'écriture ressemble à celle des papyrus du IIe siècle de notre ère[2] et l'on a trouvé, dans le tombeau, un grand bronze alexandrin, très fruste, mais où l'on peut encore reconnaître le profil d'Hadrien et, au revers, une Isis couchée. Dans l'exergue, il faut restituer : [L Δ]ϢṮ[ΔЄK][3].

D'ailleurs, le tombeau, en briques crues, d'Isidôra ne diffère guère, dans son plan et sa construction, des tombeaux ou des maisons voisines, qui datent manifestement de l'époque impériale ainsi que l'attestent notamment les découvertes de monnaies : sauf cinq bronzes ptolémaïques, la plupart sont du IIe siècle, plus exactement du temps d'Hadrien ou d'Antonin le Pieux[4]. Une seule remonte jusqu'à Vespasien; la plus récente est de Constantin.

Isidôra, étant une jeune fille, ne pouvait, comme les noyés, être assimilée au dieu «ḥsy», Osiris. Elle est devenue une Nymphe et même, ajoute la première épigramme, ce sont les Nymphes, filles du Nil, qui ont présidé à la construction de son tombeau. De plus, il semble bien que les Nymphes ne se sont pas contentées de ce soin pieux. A la nouvelle déesse, il fallait un temple : les Nymphes de la montagne (Oreiades), si nous avons bien compris

[1] Herod., II, 90 (éd. Kallenberg) : *ὃς δ' ἂν ἢ αὐτῶν Αἰγυπτίων ἢ ξείνων ὁμοίως ὑπὸ κροκοδείλου ἁρπασθεὶς ἢ ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποταμοῦ φαίνηται τεθνεώς, κατ' ἣν ἂν πόλιν ἐξενειχθῇ, τούτους πᾶσα ἀνάγκη ἐστὶ ταριχεύσαντας αὐτὸν καὶ περιστείλαντας ὡς κάλλιστα θάψαι ἐν ἱρῇσι θήκῃσι· οὐδὲ ψαῦσαι ἔξεστι αὐτοῦ ἄλλον οὐδένα οὔτε τῶν προσηκόντων οὔτε τῶν φίλων, ἀλλά μιν οἱ ἱρέες αὐτοὶ οἱ τοῦ Νείλου ἅτε πλέον τι ἢ ἀνθρώπου νεκρόν, χειραπτάζοντες θάπτουσι.*

Certes, il n'est dit nulle part avec précision, qu'Isidôra s'est noyée dans le Nil. Mais cela résulte, semble-t-il, avec évidence, du fait que ce sont les Nymphes, filles du Nil, qui sont censées avoir édifié pour le Nil (I, v. 3) son tombeau et qu'il n'existe, dans la région, aucun autre cours d'eau où Isidôra puisse s'être noyée. Écrivant en grec, l'auteur des deux épigrammes a manifestement voulu parer d'hellénisme un usage local, en s'inspirant de précédents mythologiques comme celui d'Hylas.

[2] Cf. W. Schubart, *Papyri Graecae*, pl. 22 *a* (119?), *b* (135?), pl. 24 (148), pl. 25 (155), pl. 26 (185), pl. 27 (IIe siècle), pl. 29 *a-b* (IIe siècle), pl. 30 *a-b* (IIe siècle), pl. 31 (IIe siècle).

[3] Le type se rapproche de ceux qui sont décrits par R. Stuart-Poole, *Catalogue of the coins of Alexandria and the nomes*, p. 86, nos 727-733.

[4] Il a été trouvé, en tout, 24 monnaies, dont l'une arabe, en argent. Quatre sont tout à fait frustes. Trois, y compris celles du tombeau d'Isidôra, datent d'Hadrien (l'une est de la 12e année), neuf d'Antonin le Pieux (l'une de la 12e année).

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la fin de la première épigramme, se sont elles-mêmes chargées de choisir l'emplacement de ce *ἱερόν*. Sans doute s'agit-il d'une grotte dont il faudrait chercher la place dans la montagne voisine, qui domine la nécropole de Touna. En tout cas, il paraît difficile d'identifier ce *ἱερόν* avec le tombeau (cf. p. 108).

Il semble résulter aussi de la seconde épigramme qu'Isidôra a été également assimilée à une Saison. Et c'est pour cela que le culte qu'on lui rend varie suivant les saisons. Les saisons, énumérées ici sont au nombre de trois, hiver, printemps, été, de même que dans l'hymne à Isis de Mésomédès, où l'hiver est d'ailleurs placé en troisième rang[1]. Cependant, dès l'époque de Ptolémée Philadelphe, on connaissait déjà quatre saisons en Égypte, ainsi qu'il résulte du cortège fameux, décrit par Athénée, d'après Kallixénos[2]. Peut-être en faut-il déduire qu'Isidôra avait été identifiée avec l'automne, avec la saison où elle aurait péri.

Ce qui est sûr, c'est qu'Isidôra a été assimilée à Isis : c'est même peut-être le principal intérêt de nos épigrammes de nous faire connaître le rituel des sacrifices qu'on offrait à cette déesse, à l'époque romaine. C'est ce rituel, nous dit notre poète, qu'on appliquera chaque année, saison par saison, au culte d'Isidôra (II, v. 5). L'assimilation, nous le verrons, peut également être déduite des étoiles et du croissant peints au fond de la niche où reposait Isidôra.

Pourquoi cette assimilation? Ce n'est sûrement pas à cause du nom théophore d'Isidôra. C'est, à n'en pas douter, parce qu'Isis, comme son père et époux Osiris et comme Isidôra, était une «noyée» : du temps de Plutarque, c'est-à-dire à peu près à l'époque où se placent sans doute nos épigrammes, Isis était considérée comme la partie de la terre d'Égypte fertilisée par la crue du Nil[3], sans compter que son nom présente une certaine ressemblance avec *ἐσιῆς*, fréquemment employé dans les papyrus pour transcrire le «ḥsy», au lieu de sa traduction grecque *ὑποβρύχιος*[4].

[1] W. Peek, *Der Isishymnus von Andros und verwandte texte*, Berlin, 1931, p. 145 : *ἁ βαθύκερως Ἶσις, | ἄτ' ἔαρος, ἁ θέρεος | ἄτε χείματος ἄγει νεογόνους ἡνίας.*

[2] Athen., V, p. 198A.

[3] Plut., *de Iside et Osiride*, 38 (II, p. 509, Bernardakis) : *Ἴσιδος σῶμα γῆν ἔχουσι καὶ νομίζουσιν οὐ πᾶσαν ἀλλ' ἧς ὁ Νεῖλος ἀπιβαίνει σπερμαίνων καὶ μιγνύμενος.*

[4] C'est peut-être là qu'il faut chercher l'explication de l'énigmatique finale de la lettre des prêtres d'Aphrodite à Apollônios, *Pap. greci e latini*, IV, n° 328 : *γίνωσκε δὲ εἶναι τὴν Ἔσιν Εἶσιν* ⟨*sic*⟩, sur laquelle M. P. Jouguet a eu l'amabilité d'attirer notre attention.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Qu'Isidôra ait pu être assimilée à la fois à une déesse égyptienne et à des déesses helléniques ne saurait nous étonner, à une époque de syncrétisme religieux[1] et dans un milieu comme l'Égypte romaine où les deux religions se coudoyaient sans se heurter, à une époque aussi où Isis avait, depuis longtemps, conquis la Grèce, ainsi que l'attestent les hymnes, on devrait dire les « évangiles » de cette déesse, trouvés, un peu partout dans ce pays, à Kymé, à Andros, et jusque dans un infime îlot de l'Égée, à Ios[2].

Déesse agraire, sorte de Déméter d'Égypte[3], en rapport intime avec le Nil, Isis pouvait sans trop de peine se rencontrer, en la personne d'Isidôra devenue Nymphe, parce qu'elle avait été ravie par le fleuve, et une des saisons, dont Isis réglait pour ainsi dire le cours, ainsi que l'affirme l'hymne de Mésomédès[4]; d'ailleurs personnifiant la terre fertile de la vallée du Nil, Isis n'était-elle pas la déesse à laquelle les Égyptiens étaient, en dernière analyse, redevables des bienfaits que chaque saison leur apportait? Il n'est pas jusqu'au nom du fils d'Isis, Horus, qui n'évoquât, pour les contemporains de Plutarque, le mot ὥρα, le même qui sert aussi à désigner les saisons[5].

Pour ce qui concerne la langue des deux épigrammes, contentons-nous d'observer que, dans les 25 vers, on ne rencontre pas moins de deux épithètes jusqu'ici inconnues (I, v. 8; II, v. 7) et une acception nouvelle d'un adjectif (I, v. 10). Faut-il, comme on l'a fait pour l'hymne d'Andros[6], où sur 130 vers complets n'apparaissent pas moins de 40 mots ou formes nouvelles, y trouver une preuve que la langue était encore vivante? Ce serait, sans doute, faire trop d'honneur à l'auteur de nos distiques, qui a dû trouver dans l'exubérante poésie alexandrine encore conservée de son temps, ces vocables rares, témoins de ses lectures, destinés aussi à donner une pointe de préciosité à son style.

Qui sait s'il ne les a pas demandés à un Callimaque? En tout cas, il semble bien avoir lu les œuvres de ce poète. Dans l'hymne à Zeus, trois passages mé-

[1] On observe le même syncrétisme, dans l'architecture et la décoration du tombeau : la niche où reposait Isidôra est d'architecture gréco-romaine, mais le lit peint sur la partie antérieure de la couche funèbre est de style égyptien (cf. notre pl. II).

[2] Cf. l'ouvrage cité de W. Peek.

[3] Cf. en dernier lieu P. Perdrizet, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 25.

[4] Cf. *supra*, p. 99, n. 1.

[5] Plut., *l. l.* : ἔστι δ' Ὥρος ἡ πάντα σώζουσα καὶ τρέφουσα τοῦ περιέχοντος ὥρα.

[6] W. Peek, *l. l.*, p. 89.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ritent d'être rapprochés des vers 1, 3, 7, 9-10 de notre première épigramme : *τάφον, ὦ ἄνα, σεῖο* | *Κρῆτες ἐτεκτήναντο* (v. 8 et seq.); *ἦχι μάλιστα* | *ἔσκεν ὄρος θάμνοισι περισκεπές· ἔνθεν ὁ χῶρος* | *ἱερός* (v. 10 et seq.); *πρεσβυτάτη Νυμφέων* (35)[1]. Ajoutons que si les poèmes homériques emploient plus d'une fois *ἦχι*, Callimaque semble avoir affectionné paticulièrement cette conjonction qui revient encore dans l'hymne à Apollon (91) et à Délos (49). Certes, ces ressemblances pourraient être fortuites, mais il n'est pas interdit de les considérer plutôt comme les réminiscences : leur nombre, le fait qu'elles apparaissent, de part et d'autre, dans des pièces de peu d'étendue autorisent l'hypothèse.

I

Ὄντως αἱ Νύμφαι σοι ἐτεκτήναντ', Ἰσιδώρα,
Νύμφαι τῶν ὑδάτων θυγατέρες, θάλαμον.
Πρεσβυτάτη Νίλοιο θυγατρῶν ἤρξατο, Νίλῳ
Κόγχον τευξαμένη βένθεσιν οἷον ἔχει,
5 *Πατρὸς ἐνὶμ μεγάροισι θεητῇ οἷον ἰδέσθαι,*
Κρηναίᾳ δὲ Ὕλα σύνγαμος ἁρπαγίμου
Κείονας ἀμφοτέρωθεν, ἅτε σπέος, ἦχι καὶ αὐτὴ
Πῆχυν ἄστυλον βαλτ(ο)φόρον κατέχει·
Κρεινάμεναι δ' ἄρα χῶρον Ὀρειάδες ἱδρύσαντο
10 *Ἱερὸν ὡς αὐτῶν μηδὲν ἀφαυρὸν ἔχῃς.*

« A dire le vrai, ce sont les Nymphes, les Nymphes filles des eaux, qui t'ont élevé, ô Isidôra, cette chambre[2] ». L'aînée des filles du Nil a commencé, en façonnant pour le Nil une conque, telle qu'il en possède en ses profondeurs, telle qu'un spectateur peut la voir dans le palais de son père, et Krènaia (ou : la nymphe de la source) qui ravit Hylas pour en faire son époux [a façonné] les deux colonnes qui l'encadrent, formant comme une grotte où, elle aussi, soutient la partie courbe dépourvue de colonne et ornée d'étoiles. Puis (ou : donc), ayant choisi un emplacement, les Oreiades ont fondé un temple qui ne fût en rien inférieur au leur. »

[1] *Ἁρπάγιμος* (I, v. 6) apparaît également dans Call., *Cer.*, 9 et *Frg.*, I, 46, comme nous le fait observer M. Waddell, qui préfère aussi *θεῇ* (*Artem.*, 119) *δὴ* à notre lecture *θεητῇ* (I, v. 5). Mais cf. *infra*.

[2] Ou « ce sanctuaire ». Cf. Luc., *Syr.*, 31.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'épigramme (pl. I) inscrite à gauche de la porte du *πρόθυρον*, de même que celle de droite, est écrite en couleur noire, en caractères onciaux avec mélange de formes cursives. Les lettres ont de 0 m. 003 à 0 m. 005 de haut.

L'apostrophe est indiquée au vers 1, dans *ἐτεκτήναντ'*; le signe de l'esprit rude (ϝ) est marqué dans *Ὕλα, ἅτε, αὐτῶν*.

Au début du vers 4, le copiste avait d'abord écrit XONXON. Il a corrigé en barrant la première lettre qu'il a remplacée par *κ*, placé devant; puis il a inscrit, dans l'interligne, un *γ*, entre le premier *ο* et le *ν*, qu'il a biffé[1].

Ayant omis l'hexamètre du troisième distique, il l'a ensuite ajouté en marge, en caractères plus petits et répartis sur trois lignes. Un trait horizontal placé sous le *κ* de *κόγχον* indique la place où doit être intercalé le vers oublié par le peintre trop pressé.

Tout contre l'inscription, à droite du spectateur, le peintre a sommairement figuré un édifice étroit, à fronton, s'élevant sur trois degrés, apparemment un tombeau, à peu près semblable à celui qui est représenté sur les peintures et les sarcophages chrétiens dans la scène fréquente de la résurrection de Lazare.

A gauche est peint un arbre en fleurs, mais si grossièrement qu'il n'a pas éte possible de l'identifier. Le même arbre se répète à droite de la seconde épigramme.

V. 1. — Sur *ὄντως* au début d'une épigramme, cf. Kaibel, *Epigr. Gr.*, 101 et 1078.

Le culte des Nymphes n'était connu jusqu'ici, en Égypte, que par l'épigramme *IGR*, I, 1152 (carrières de Pltolémaïs). On ne s'étonnera pas de le rencontrer à Hermoupolis, Hermès étant «le compagnon des Nymphes», ainsi que le qualifie l'inscription d'un hermès ornant jadis une fontaine athénienne (*IG*, III, 196).

V. 2. — Rappelons que l'allongement de la première syllabe de *θυγάτηρ* est de règle dans les formes tétrasyllabiques de ce mot.

V. 3. — On connaissait de nombreux exemples de Nymphes, filles de fleuves. Cf. Roscher, *Lexikon*, III, p. 504. A ces fleuves, il faut ajouter maintenant le Nil.

[1] M. Waddell estime que le peintre a d'abord écrit ΧΟΓΧΟΝ qu'il a corrigé en *Κόνχον*. Mais, dans cette hypothèse, on ne s'explique guère la présence, dans l'interligne, d'une lettre qui ne peut être prise pour un *ν*.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

V. 4. — Il y a ici une allusion à la conque modelée sur la voûte en cul-de-four de la niche où reposait la momie d'Isidôra (pl. II). C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'un texte nous dit que cette conque, si fréquemment employée pour orner les niches des sarcophages païens et chrétiens, avait une valeur symbolique, comme dans le type hellénistique fréquent de l'Aphrodite à la coquille.

V. 5 [1]. — ἐνίμ, nous tenons à le faire observer, est presque une conjecture, la lecture des deux lettres qui suivent le ν n'étant pas très sûre. Il semble que le peintre, non content d'omettre ce vers, et de l'ajouter en marge du texte, ait commis ici une nouvelle erreur, corrigée en surcharge : de là, sans doute, la ressemblance que présente avec un Δ la lettre qui suit le N. En tout cas, nous ne voyons pas d'autre restitution possible, pour le sens et pour le mètre, devant μεγάροισι, dont la lecture n'est pas douteuse.

La forme ἐνίμ est deux fois attestée, et précisément devant μεγάροις, dans une épigramme attique (*IG*, III, 1326, l. 1 et 7) à peu près contemporaine de la nôtre.

La lecture des trois dernières lettres de ϑεητῆι est très incertaine : elles sont écrites, semble-t-il, en cursive, faute de place. D'après la photo, M. Waddell lirait plutôt ϑεῇ δή, lecture qui me paraît se concilier plus difficilement avec l'original et le sens. D'ailleurs, au vers 2 de la seconde épigramme, le poète emploie ϑεός et non ϑεή.

V. 6. — Κρηναία. Il n'est pas impossible qu'il faille prendre ici cet adjectif, comme un nom propre, celui, par ailleurs inconnu, de la Nymphe, qui ravit Hylas, encore que le nom de la fille aînée du Nil ne soit pas donné au vers 3.

Les Nymphes enlevaient de préférence les éphèbes, tel le berger crétois Astakidès, que nous mentionnons spécialement ici parce que son cas se rapproche de celui d'Isidôra (καὶ νῦν ἱερὸς Ἀσταϊκίδης) et qu'il nous est connu par l'épigramme que lui a consacrée un poète qui fut tout particulièrement en rapport avec l'Égypte, Callimaque (éd. Cahen, *Épigr.*, 22 = *A P*, VII, 518).

Il est plus rare d'entendre parler du rapt d'une fillette, telle Philésia

[1] D'après M. Waddell, ce vers a été omis par le peintre parce qu'il est «otiose and can be omitted without loss». L'observation est juste mais nous estimons que la vraie raison de l'omission réside dans οἷον, qui est l'avant-dernier mot de ce vers et du précédent.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

victime, à l'âge de moins de deux ans, des Νύμφαι Κρηναῖαι (*A P.*, app. II, 271 Cougny).

Quant à Isidôra, à en juger d'après sa momie, d'ailleurs fort mal conservée, elle devait avoir une quinzaine d'années environ. Peut-être faut-il prendre au sens spécial de fiancée le titre de νύμφη qui lui est donné au vers 4 de la seconde épigramme. Mais on ne sait s'il faut considérer comme anneau de fiançailles la bague d'or avec chaton de racine d'émeraude qu'elle portait à l'auriculaire de la main gauche. On a contesté que l'usage fût connu des Grecs[1]. Chez les Romains, en tout cas, on employait l'*anulus pronubus* (Tertul., *Apol.*, 6); encore était-il, du temps de Pline l'ancien, tout au moins, une bague de fer, *isque sine gemma* (*N. H*, XXXIII, 12).

V. 7. — Il s'agit évidemment ici des deux colonnes torses qui encadrent la niche où reposait Isidôra. Ce type de colonne a été spécialement étudié par V. Chapot, *La colonne torse et le décor en hélice dans l'art antique* (Paris, 1907). L'auteur signale (p. 101), de nombreux exemples de ces colonnes hélicoïdales sur les cippes funéraires coptes, mais de date tardive : « On y sent l'importation byzantine. Sur le même sol égyptien, les spécimens antérieurs s'affranchissent totalement du décor spiral ». Conclusion : l'influence égyptienne aurait été nulle dans cette série. Le tombeau d'Isidôra permet maintenant de reviser ce jugement. Il nous présente, semble-t-il, le plus ancien spécimen connu de colonne torse *in situ*. En dehors de l'Égypte, elle apparaît peut-être plus tôt, mais sur les édifices figurés au revers des monnaies. D'ailleurs, la plupart des exemples réunis par Chapot (p. 112 et seq.) ne sont pas antérieurs au IIe siècle de notre ère et il n'est pas sûr que ce type de colonne figure déjà sur une monnaie de Séleucie du Calycadnus, de Cilicie, contemporaine de Caligula (p. 122)[2].

Parmi les échantillons de colonnes torses encore en place, on nous en cite un du IIe siècle à Apamée (p. 123)[3] et peut-être (p. 125), dans la biblio-

[1] Ganschinietz, dans la *Real-Enc.*, I A, 1, p. 840.

[2] A ces exemples, il faut maintenant ajouter la fresque publiée par F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, pl. XLV; elle daterait de 75 environ de notre ère (p. 141).

[3] M. Lacoste, architecte des fouilles d'Apemée, nous autorise à dire qu'il existe, dans les ruines de cette cité, des colonnes à cannelures torses qui datent, d'après les inscriptions, de l'époque de Lucius Verus.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

thèque de Celsus (± 106/107) à Éphèse, mais, ici elle pourrait provenir d'un remaniement postérieur.

Rien n'empêche, en tout cas, de croire, maintenant que la colonne torse a pu être créée en Égypte et sa fréquence même sur les stèles coptes serait plutôt un indice qu'il faudrait chercher sa patrie de ce côté.

Dans le tombeau d'Isidôra, la colonne torse n'a-t-elle que la valeur d'un ornement ou cache-t-elle un sens symbolique, comme le poète nous l'apprend tout au moins pour la conque qu'elles supportent? On est tenté de répondre par l'affirmative. Et ce n'est pas seulement à cause de la conque. La partie inférieure de la niche symbolise aussi la couche de la défunte, ainsi que l'indique le lit peint par devant. De plus, on a, depuis longtemps, cherché un sens mystique à la colonne hélicoïdale et proposé, entre autres hypothèses, d'y reconnaître les spires du serpent, symbole d'immortalité, ainsi que l'attestent notamment, les replis du reptile qui entourent le corps de Mithra léontocéphale et du dieu Aiôn, personnification de l'éternité [1]. Je me rallierais d'autant plus volontiers à cette hypothèse qu'en Égypte, comme Chapot le constate (p. 8), les reptiles étaient considérés comme le refuge des âmes des dieux qui avaient succombé à la mort. Et c'est peut-être parce que la colonne torse était symbole d'immortalité qu'elle orne si fréquemment les sarcophages païens et chrétiens où elle est souvent associée, comme ici, à la conque.

ἅτε σπέος. Remarquons d'abord que la lecture *ἅτε* est garantie par le signe de l'esprit rude indiqué au-dessus de l'*α*. Quant au mot qui suit, il est douteux : il semble écrit en partie en surcharge. Et c'est peut-être pour cela qu'on croit lire *σπεας* au lieu du *σπέος* que nous proposons, faute de mieux [2]. La construction n'est pas claire. On attendrait ici soit un participe correspondant à *τευξαμένη* du vers 4, soit moins probablement une épithète de *κείονας*. Mais le seul terme que nous connaissions pour désigner la colonne torse est celui de *πλεκτός*, employé d'ailleurs seulement chez un auteur aussi tardif que Codinus (p. 24-25 éd. de Bonn).

En désespoir de cause, nous supposons donc que de *τευξαμένη* dépendent

[1] Cf. Chapot, p. 48 et seq.

[2] M. P. Jouguet, que nous avons consulté à ce sujet, pencherait aussi en faveur de *σπέος*. On observera que l'*ο* prend presque la forme de l'*α* dans le second mot du vers suivant.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à la fois *κόνχον* et *κείονας* et que notre poète sybillin a voulu comparer l'alcôve funéraire d'Isidôra à une grotte, à une de ces grottes que les Nymphes se plaisaient à habiter.

V. 8. — Ce vers, le plus obscur de tous, ne fût-ce que parce qu'il renferme un adjectif jusqu'ici inconnu, semble signifier que Krènaia elle-même soutient (ou détient) le fond, dépourvu de colonnes, de la niche et plus spécialement l'espèce d'architrave, ornée d'astres, sur laquelle repose la conque.

πῆχυν. Ce mot ne peut être pris ici dans l'acception, à laquelle on pense d'abord, de Pygmée, de ces Pygmées tels qu'on les représentait à côté du dieu Nil. Même s'il était fait allusion ici à une représentation, aujourd'hui disparue, de la Nymphe tenant un de ces Pygmées, on ne comprendrait guère les épithètes qui suivent. En désespoir de cause, nous supposons donc que *πῆχυς* a ici à peu près le même sens que celui que lui donne Paul Silentiaire, dans sa *Description de Sainte-Sophie* [1]. Il faut admettre aussi, dans notre lecture, que le poète a indûment allongé la seconde syllabe de *πῆχυν* [2].

ἄσιλον. — Si l'on se reporte à la planche I, on s'apercevra que sur l'extrémité de la haste horizontale du *τ* vient se greffer, près de l'*υ*, une barre oblique. Il semble qu'il y ait eu ici une correction (d'après M. Waddell, *ἄσιηλον* corrigé en *ἄσιυλον*).

On supposerait volontiers qu'une figure de Nymphe, formant caryatide, supportait l'extrémité gauche de la partie courbe ornée d'astres. Ainsi s'expliquerait une particularité de la construction de la niche qui ne laisse pas d'étonner. De ce côté en effet, la courbe s'interrompt et le mur de fond continue à angle droit, de manière à laisser, derrière la colonne de gauche et du côté des pieds de la momie, une sorte de recoin bien propre à loger une statuette.

βαλτωφόρον, rend les vers faux et doit être corrigé en *βαλτ(ο)φόρον*; *ο* et *ω*, paraissent s'interchanger assez aisément à cette époque [3].

[1] Paul. Sil., 150 (p. 10 Bonn) : *σὸν περὶ πῆχυν ἀπείρονα νηὸν ἐγείρας* (le sujet est Ῥώμη) «*in recessu tuo*» traduit l'auteur de l'édition de Bonn. Ajoutons que *πῆχυς* désigne fréquemment la courbure du milieu d'un arc et convient très bien ici pour qualifier la courbe de l'architrave qui supporte la conque.

[2] Cette difficulté pourrait être évitée en lisant *πηχύνας*, «ayant pris dans ses bras». Mais nous n'avons pas réussi à trouver, dans le mot suivant, un complément qui convienne à ce verbe.

[3] A l'époque ptolémaïque, *ο* et *ω* sont souvent confondus dans les papyrus. Cf. Mayser,

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'épithète est nouvelle. Les deux seuls mots grecs de la racine βαλτ-, c'est-à-dire βάλτη marais et Βάλτη, nom de la Nymphe mère d'Épiménide[1], que nous connaissions, ne donnent pas, au nouveau composé, un sens qui puisse convenir à notre vers. Nous supposons donc, faute de mieux, qu'il s'agit d'un vocable hybride, dont le premier élément a dû être emprunté au latin *balteus* ou *balteum* qui se dit *de zodiaco et siderum figuris,* suivant le *Thesaurus linguae Latinae*[2]. Il se fait précisément que sur la partie qualifiée, selon nous, de πῆχυς, c'est-à-dire, sous la conque, sont peints un croissant et deux étoiles, par une évidente allusion aux rapports, avec les astres, d'Isis à laquelle Isidôra a été assimilée. Comme déesse de la lune, Isis porte sur le front un croissant. Régnant sur la voûte du ciel, « elle préside aux révolutions des astres qui déterminent la succession des jours et des nuits et l'ordre des saisons »[3]. C'est pourquoi le croissant et les étoiles figurent fréquemment à côté de ses images ou sur leur parure. L'étoile Sôthis, peut-être l'une de celles qui sont ici représentées, qui marquait le début de l'année égyptienne, était la forme astrale d'Isis, ou Isisôthis[4], et le signe de la Vierge lui était réservé, par les astronomes alexandrins[5]. Pour les Égyptiens, Isis était « la dame du ciel », figurée sous la forme d'une vache dont le ventre était parsemé d'étoiles[6].

V. 19. — Pour désigner les Nymphes des montagnes, l'auteur de notre épigramme a préféré à la forme homérique (Z, 420) Ὀρεσηιάδες, celle qu'emploient les poètes postérieurs comme Bion (I, 19). Est-ce uniquement pour une raison de métrique, on ne sait.

ἱδρύσαντο. — Le δ et le ρ sont superposés et forment une ligature peu visible, que M. Waddell a eu le mérite de reconnaître.

Grammatik der griechischen Papyri, I, p. 18. Dans les inscriptions attiques, il en est fréquemment de même à partir du IIe siècle de notre ère. Cf. Meisterhans-Schwyzer, *Grammatik der attischen Inschriften*[3], p. 24, n. 128.

(1) Plut., *Sol.*, 12.

(2) II, p. 1712. Dans notre hypothèse, on attendrait, il est vrai, βαλτεοφόρον. Mais, même en supposant que εο ne comptent que pour une longue, le vers serait faux; d'ailleurs, la lecture de l'ω est certaine.

(3) Cf. Lafaye, dans le *Dict. des ant. gr. et rom.*, III, p. 579.

(4) Perdrizet, *o. l.*, p. 21.

(5) Eratosth., *Catast.*, p. 84 (Robert).

(6) Maspero, *Hist. de l'Orient,* I, p. 87. — Sur tous ces points, cf. aussi, *Hymne d'Andros,* vers 23 et seq. (p. 16 Peek); *Hymne de Kymè,* vers 9, 13, 14 (p. 122); *Hymne d'Ios,* vers 6, 10, 11 (p. 123); *Hymne de Mésomédès,* vers 5 et seq. (p. 145).

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ἀφαυρός, qui signifie «grèle, débile», est ici pris dans une acception nouvelle; le sens paraît bien être que les Oreiades ont voulu donner à Isidôra un temple qui ne fût en rien inférieur au leur.

Ce vers nous apprend que les Oreiades avaient un ἱερόν à Touna, sans doute une de ces grottes que l'on consacrait fréquemment aux Nymphes[1].

Le sens des deux derniers vers n'est pas absolument clair. Le ἱερόν dont il est question doit-il être identifié avec le tombeau lui-même, où s'agit-il d'un temple distinct de celui-ci? On est tenté de se rallier à cette seconde hypothèse. Comme le tombeau est situé en plaine, et que l'emplacement du ἱερόν est choisi par les Oreiades, Nymphes des sources des montagnes[2], il faut bien supposer que c'est probablement dans la montagne qui se dresse à l'ouest de la nécropole que ce hiéron était situé. Tout dépend du sens que l'on donnera à ἄρα qui peut signifier «donc» ou «puis». Si l'on se reporte au vers 11 de l'épigramme II, ce serait ce sens qu'il faudrait préférer et ce serait une raison de plus de croire que le ἱερόν d'Isidôra ne saurait être confondu avec le θάλαμος. Enfin, et ceci paraît décisif, ce sont les filles du Nil et non les Oreiades qui ont construit le tombeau.

II

Οὐκέτι σοι μέλλω θύειν, θύγα[τερ, μετ]ὰ κλ[α]ῡθμοῦ,
Ἐξ οὗ δὴ ἔγνων ὡς θεὸς ἐξεγένου.
Λοιβαῖς εὐφημεῖτε καὶ εὐχωλαῖς Ἰσιδώραν,
Ἣ νύμφη Νυμφῶν ἁρπαγίμη γέγονεν.
5 Χαῖρε τέκος· νύμφη ὄνομ' ἐσ⌈ί σοι, ἰδέ τε ὧραι
Σπένδουσιν προχοαῖς ταῖς Ἴσι[δος] κατ' ἔτο[ς],
Χειμὼν μὲν γάλα λευκόν, ἀληφατὸν ἄνθος ἐ(λ)αίης,
Ναρκίσσωι δὲ στέφει ἄνθει ἁβροτάτωι.
Εἴαρ δ' αὐτομάτης πέμπει γόνον ἔνθα μελίσσης,
10 Καὶ ῥόδον ἐκ καλύκων, ἄνθος χρωτὶ φίλον,
Καῦμα δ' ἄρ' ἐκ λῆνοῦ Βάκχου πόμα καὶ ⌈στέφανόν σοι
Ἐκ ⌈σταφυλῆς, δῆσαν βότρυας ἀκρεμόνων.

[1] Roscher, *Lexikon*, III, p. 509 et seq.
[2] Cf. Esch., fig. 168 (Nauck) : Ὀρεσσιγό- νοισι νύμφαις κρηνιάσιν.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ταῦτά νυ σοί. Τὰ δὲ πάντα ἐτήσια ἔνθα τελεῖται,
Τεθμὸς ἄτ' ἀθανάτοις. Τοὔνεκα δ' αὐτὸς ἐγὼ
15 Οὐκέτι σοι μέλλω θύειν, θύγατερ, μετὰ κλαυθμοῦ.

« A l'avenir, je ne te ferai plus de sacrifices, ô ma fille, en pleurant, depuis que j'ai acquis la conviction que tu es devenue une déesse. Célébrez, par des libations et des prières, Isidôra la « nymphè » que les Nymphes ont ravie. Salut à toi [1], ô ma fille. Nymphe est ton nom, et les saisons te versent les libations d'Isis, chaque année; l'hiver le lait blanc et l'huile d'olive, et il [te] couronne de narcisse, à la fleur délicate. Le printemps t'envoie le produit naturel de l'abeille et les boutons de roses, fleur [dont on tire un parfum] cher à la peau (ou : fleur chère à Érôs) et l'été une coupe de vin nouveau et une couronne de raisins, de raisins dont il a écarté les branches. Voilà pour toi. Tous ces sacrifices sont offerts chaque année. Le rituel est assimilé à celui des dieux immortels. Et voilà pourquoi je ne te ferai plus de sacrifices, ô ma fille, en pleurant. »

V. 1. — C'est le père d'Isidôra qui serait l'auteur de ces distiques, à en juger d'après le premier vers qui se répète comme un refrain à la fin de l'épigramme (pl. III).

Le peintre a reporté les cinq dernières lettres un peu plus bas, l'enduit de la muraille étant endommagé, dès l'origine, à la place où aurait dû être peinte la fin du dernier mot.

V. 5 [2]. — La seule lettre de lecture douteuse de ce vers est celle qui suit l'ο de σοι : elle se relie à la précédente de manière à former une ligature semblable à un ⟦ et qui ne reparaît nulle part ailleurs. Mais σου, auquel on pense d'abord, ne peut convenir pour le mètre.

ἰδέ τε serait l'équivalent de ἠδέ τε, que l'on trouve dans l'Anthologie Palatine, IX, 788, à moins que ce ne soit tout simplement une faute d'iotasisme : certes ἰδέ est l'équivalent de ἠδέ mais c'est ce dernier qu'on attendrait pour la quantité. En tout cas, la difficulté resterait la même si ἴδετε était une forme de *εἴδω, dont on ne verrait d'ailleurs pas bien le sens ici.

Nous nous sommes demandé s'il ne vaudrait pas mieux ponctuer après

[1] Nous employons à dessein une formule vague pour rendre χαῖρε qui doit avoir, sans doute, ici une signification plus précise, soit « réjouis-toi » parce que tu es devenue une déesse, soit « adieu ma fille », c'est-à-dire : je ne t'appelle plus ma fille parce qu'on a fait de toi une Nymphe. La première de ces hypothèses paraît préférable, si l'on se reporte au vers 1, répété encore tout à la fin de l'épigramme.

[2] Pour νύμφη (v. 4), cf. *supra*, p. 104.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ωραι. Nous aurions alors affaire à un datif[1], qui pourrait, s'expliquer par une sorte d'attraction provoquée par *σοι*, à moins qu'il ne faille, par une légère correction, *ὥρα(ι)*, retrouver ici un nominatif.

Si nous avons songé à une solution de ce genre, c'est qu'on s'attendrait à ce que *ἰδέ τε* serve de copule entre deux mots de même nature et non entre *νύμφη* et *σπένδουσιν*.

Même si ces hypothèses doivent être écartées, il reste malgré tout probable qu'Isidôra avait été assimilée non seulement à une Nymphe mais aussi à une Saison.

Les rapports entre Isis et les Saisons étaient étroits, nous l'avons dit plus haut; de plus, les Saisons sont au nombre de trois, au lieu de quatre que l'on attendrait, à cette époque en Égypte[2] et le culte rendu à Isidôra varie suivant les saisons.

En tout cas, ce sont les Saisons elles-mêmes qui sont censées faire à la défunte les libations prescrites, que le sujet de *σπένδουσιν* soit *ὧραι* ou bien *χειμών*, *εἶαρ* et *καῦμα*.

D'après le vers 6, le rituel à suivre pour les libations qui devaient se faire chaque année, saison par saison, était celui que l'on employait, dans l'Égypte romaine, pour le culte d'Isis et qui n'était pas connu jusqu'ici : en hiver, du lait, de l'huile, une couronne de narcisse; au printemps, du miel et des boutons de roses; en été, une coupe de vin nouveau et une couronne de grappes de raisin.

Pour ce qui concerne l'huile et le vin, remarquons que, chez les Grecs, on les excluait du culte de divinités chthoniennes comme Isis, qui avait été assimilée à Démèter, tandis que les libations de vin étaient d'un usage général et celles d'huile d'un emploi fréquent dans le culte des morts[3].

Quant aux couronnes de narcisse, je ne connais que celles que l'on offrait aux Érinyes[4]. Les fresques et les bas-reliefs nous apprennent que les fleurs et les fruits figuraient parmi les offrandes qu'on déposait sur les autels d'Isis, en même temps que des animaux[5] dont il n'est pas question dans notre texte.

Toutes ces offrandes, qui sont en étroit rapport avec les saisons, semblent

(1) L'*ι* adscrit est indiqué au vers 8.

(2) Cf. *supra*, p. 99.

(3) P. Stengel, *Opferbräuche der Griechen*, Berlin, 1910, p. 129.

(4) Soph., *Oed, Col.*, 684.

(5) Roeder, *Real-Encycl.*, IX, p. 2127.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

marquer que le caractère agraire d'Isis l'emporte ici sur son aspect chthonien. En tout cas, toutes, sauf le narcisse, conviennent également, nous l'allons voir, au culte des Nymphes.

V. 7. — On répandait des libations de lait en l'honneur d'Isis, en se servant de vases en forme de seins [1]. Pour le lait offert aux Nymphes, cf. Theocr., V, 53. — Ἀλη̃φατός serait une épithète nouvelle qui ne pourrait venir que de ἀλείφω et est probablement une erreur pour ἀλ(ει)φατός, l'η pouvant être aisément confondu avec la ligature de ε et de ι. Le second α a été reconnu par M. Waddell : il diffère quelque peu des autres α du texte et ressemble plutôt à un ι suivi d'un σ. Cette épithète est apparentée à ἀλειφίτης, employée par Épicharme (*ap.* Athen., p. 110 B), pour désigner une sorte de pain pétri d'huile.

Toutefois une lecture comme ἀδη̃φάγον n'est pas impossible, paléographiquement tout au moins, car je ne vois guère comment le qualificatif de « vorace » ou de « coûteux » pourrait convenir pour le sens [2].

Au lieu de ἐλαίης, le peintre a écrit εαιης. La périphrase ne peut désigner que l'huile : en hiver, il ne peut être question de fleur d'olivier.

Si le printemps n'est pas placé en tête des saisons, comme dans l'hymne de Mésomédès, c'est sans doute, qu'Isidôra, ayant dû périr en automne, son culte n'a pu être institué avant l'hiver suivant, ainsi qu'il a été dit plus haut.

V. 8. — La construction est pénible. Ce vers se rattache mal au contexte, venant après σπένδουσιν, et l'on attendrait un complément direct de σλέφει. On ne rendrait pas la construction plus aisée en supposant que ce verbe est la deuxième personne de l'indicatif moyen.

V. 9. — Le peintre avait d'abord écrit αὐτόματον qu'il a corrigé en superposant ης à ον. — Pour les libations de miel, cf. Stengel, *o. l.*, p. 180.

V. 10. — Pour l'offrande de roses aux Nymphes cf. *Anth. Palat.*, VI, 154, 158, 324. Dans cette dernière épigramme (qui est de Léonidas d'Alexandrie,

[1] Apul., *Met.*, XI, 10. Cf. *I G*, XI, 1307, l. 9 et 21; 1308, l. 2; Gruppe, *Griech. Myth.*, II, p. 1569; Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Aegypten*, I, p. 333, n. 2; P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, p. 286.

[2] Cf. Alc. Com., 21 (éd. Kock) : ἀδη̃φάγος λύχνος; mais il s'agit là de la lampe qui « dévore » l'huile, ce qui est sans rapport avec notre texte. Mais il pourrait être fait allusion ici à l'huile qui dévore, envahit, ce qu'elle touche, c'est-à-dire, qui s'étend et fait tâche.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

comme l'observe M. Waddell) il est question, ainsi que dans notre texte, de boutons de roses (*ῥόδων κάλυκας*). On remarquera, en outre qu'Hésychius et Suidas donnent, entre autres acceptions de Νύμφαι, celle de *ῥόδων αἱ μεμυκυῖαι κάλυκες*.

Dans le second hémistiche, M. Waddell lirait *Ἔρωτι φίλον*. Certes, le sens serait peut-être plus satisfaisant mais la première lettre, intacte, diffère totalement de l'*ε* tel qu'il est écrit dans le reste du texte : la partie supérieure de cette lettre empiète toujours sur l'interligne, et la barre horizontale, n'y manque jamais, comme ce serait le cas ici. Il semble que la ligature en forme de ∞, qui suit l'*ο* de *ἄνθος* doive plutôt être résolue en CX. Nous supposons donc qu'il est fait ici allusion à l'huile de rose dont on se servait en Égypte, pour se parfumer. Dès le IVe siècle, avant notre ère, cette huile, fabriquée à Cyrène, était célèbre [1].

V. 11. — *Ἐκ ληνοῦ*, « du pressoir », signifie évidemment qu'on se servira de vin nouveau pour la libation. Au lieu de *πόμα*, le peintre semble avoir écrit *τιομα*. Pour les libations de vin aux Nymphes, cf. Euseb., *Praep., evang.*, 4, 9; *Anth., Pal.*, VI, 334; Longus, 2, 2.

V. 12. — *Δῆσαν* est le neutre du participe aoriste (se rapportant à *καῦμα*, Waddell). Il faut prendre ici le verbe *δέω* dans le sens d'« écarter », construit avec l'accusatif et le génitif comme dans Hom., *δ'*, 380 et 469. Il s'agit de couronnes uniquement composées de grappes séparées ou détachées de leurs branches.

V. 13. — La fin de ce vers reprend, pour y insister, celle du vers 6 : ces sacrifices doivent avoir lieu chaque année. D'ailleurs, pour mieux marquer l'importance du culte d'Isidôra et en assurer la durée, le poète a soin d'ajouter que ce culte est assimilé à celui des dieux immortels (v. 14).

III

⟨Λ⟩ — ⏑⏑ | — ⏑⏑ | — ⏑ *σὺ*]*ν νιάσ*[*ιν*] *ἀμφοτέροισι*
Καὶ σὺ, πάτ[*ερ*] ⏑⏑ | — ⏑⏑ | [*ν*]*ῦν ἀλλ'* [*ἐν*] *νεκύεσσιν,*

[1] Cf. les textes réunis par Olk, *Real. Encycl.*, VII, p. 774 et 778, *s. v. Gartenbau*. Pour Cyrène, cf. Theophr., *Hist. pl.*, VI, 6, 5; *c. pl.*, VI, 18, 3; Plin., XXI, 19. — Ptolémaïs était même surnommée *ῥοδοφόρος* (III Macc., 7, 17).

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ἡμεῖς ± 7 — εεα . ησενησ . μεννοντες
Καὶ π ⏑⏑ ± 8 — ⏑ ὁμεσθα πρὸς ὑμᾶς οὐκέ[τ' ἐ]όντας
5 Ἤδη . . ιου πι . . σῖε καλὰς τοίου μὲν παρ' ὑμῖν·
Αὐτὰρ ἐγὼ ἐγραψα καὶ (ε)ἴασα ὄφρα ἴδοιτε,
Υἱὸς Φανίου τε καὶ Ἑρμίου κασιγνήτοιο.
Τούτων ἀλλ' ἐρέω ὀνόματ' ἐμοῦ τε καὶ αὐτοῦ·
Διώνυμοι γὰρ ἦσαν ἐν ἀνδράσιν ἀμφότεροι περ,
10 Εὐδ[α]ίμων τ' [ἀρη]τὴρ σὺν κασιγνήτωι Μενελάωι.
. ο . . . . [ὁμ]ώνυμ[ος υἷ]ι ὁμοιάζω τε γονεῦσιν
. . . . . αι δίδυμος ἐν ἀνθρώποις· καλέομαι γὰρ
— ⏑⏑ | — των· ἄλλα ἐπὶ προθύροισιν ἔγραψα.

Inscription métrique (pl. IV et V) peinte en lettres onciales rouges de 0 m. 008 à 0 m. 018, sur le fond revêtu d'un enduit blanc de la niche cintrée (hauteur, 0 m. 63, jusqu'à la naissance du cintre aujourd'hui détruit; largeur, 0 m. 46), ménagée dans le mur, à droite de l'entrée du tombeau où a été découverte une fresque représentant le rapt de Proserpine. La fin des vers, seule, est encore en place. Le reste a été reconstitué au moyen de 23 fragments retrouvés dans le sable qui remplissait la niche. La place de 20 de ces fragments a pu être déterminée en toute certitude : sauf le n° 18, ils se raccordent exactement à la partie de l'épigramme, encore en place, ou à d'autres fragments qui s'y rattachent. Quant au 21e, nous l'avons placé devant la fin des trois premiers vers, tant à cause du sens et de l'espace vide qui le précède, que du fait que c'est le seul endroit où puisse être logé un fragment qui comporte les restes de trois lignes. La place des fragments 22 et 23 n'a pu être précisée.

Comme particularités orthographiques, signalons l'emploi du tréma sur les deux premières lettres de *υἱάσ[ιν]* (v. 1), sur la première de *ὑμᾶς* (v. 4) de *ὑμῖν* (v. 5) et de *ἴδοιτε* et sur la seconde de *υἱός* (v. 7); de l'apostrophe (v. 8, 2 fois; v. 10) et d'un trait oblique pour barrer des lettres écrites par erreur (v. 1, première lettre; v. 6 : *(ε)ἴασα*; v. 10 : *κασιγν(ω)ήτωι*). Pour la ponctuation, à noter l'emploi du point en haut à la fin des vers 1 et 5. Un défaut dans l'enduit a obligé le peintre à laisser un espace entre les deux dernières lettres du vers 8.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'auteur de cette épigramme s'est essayé, sans le moindre succès, à composer des hexamètres que des erreurs de prosodie ou de métrique rendent presque tous faux. Et la maladresse même de cet apprenti-poète, à peine capable d'écrire en prose correcte, rend difficile et précaire tout essai de restitution et, n'était l'onomastique, ferait même douter que le grec ait été sa langue maternelle.

Il ne semble pas qu'il ait vécu avant le IIe siècle de notre ère, ainsi que l'atteste le mode de construction du tombeau, qui ne diffère guère de celui d'Isidôra. C'est ce qu'on peut déduire aussi des caractères de l'écriture, semblable à celle des papyrus de cette époque, et du vocabulaire. Le verbe ὁμοιάζω (v. 11) n'est guère connu, avec le sens de «ressembler», que par l'évangile de saint Marc[1]. Si j'ai bien compris εἴασα, corrigé en ἴασα (v. 6), l'auteur se flatte d'écrire en ionien et emploie un verbe qu'on ne rencontre guère que chez le grammairien alexandrin de la seconde moitié du IIe siècle, Apollônios Dyscole[2]. De même κασίγνητος, qui ne peut être employé au vers 7 que dans le sens de «sœur», décèle une époque voisine de celle du pseudo-Lucien[3].

Si nous n'avons pas réussi à restituer les cinq premiers vers, tout au moins on peut en déduire que le tombeau était celui des deux frères de l'auteur de l'épigramme. L'un était, semble-t-il, prêtre et s'appelait peut-être Eudaimôn, l'autre se nommait Ménélas (v. 10). Du vers 2, il paraît aussi résulter que leur père, Phanias (v. 7), qui avait épousé une fille d'Hermias ou d'Hermios (v. 7), était mort lui aussi.

V. 3. — Toutes les lettres même pointées sont certaines, sauf le quatrième ε, dont il ne reste qu'une faible partie du bas, et les deux dernières qu'on pourrait lire aussi ος.

V. 5. — Vers obscur. Peut-être faut-il y restituer [οἴ]ου. Pour le μέν employé en fin de phrase, on en connaît au moins deux exemples épigraphiques, *SGDI*, 5040, l. 64 et Dittenberger, *SIG*³, 62, l. 15.

[1] Marc, 14, 70. — Comme nous le fait observer M. Waddell, ce verbe apparaît aussi dans Diomed., 365²¹ (*ap.* Keil, *Gram. Lat.*, I), mais c'est à une époque postérieure et avec un sens différent (*simulo*, εἰκάζω). On ne le trouve pas dans les papyrus, à en juger d'après Preisigke, *Wörterbuch, d. gr. Pap.*

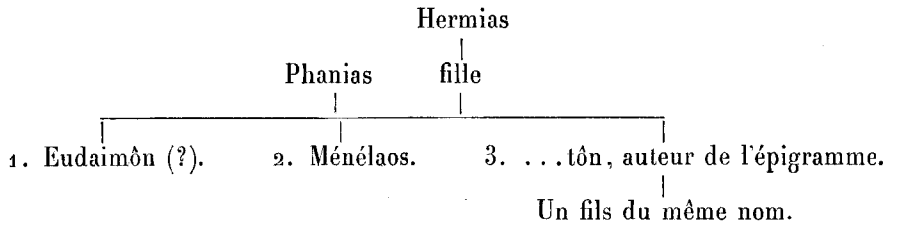
[2] Dysc., *de conj.*, p. 500, 14 (Bekker).

[3] [Luc.], *Philopatr.*, 11.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

V. 10. — La restitution du premier nom propre n'est pas certaine : il ne reste que l'extrémité supérieure des lettres pointées.

L'apostrophe, que le peintre a pris soin de marquer après le τ, permet d'écarter la restitution de ῥητήρ. Quant à ἰητήρ, il serait trop court. Et l'on ne peut guère supposer que l'un des occupants de ce tombeau, assez riche, ait exercé les fonctions modestes d'ἐλατήρ, d'ἡγητήρ ou d'αὐλητήρ. Quant à ἀροτήρ, « père » (Waddell), il me paraît difficile de le restituer ici : il s'agit évidemment des deux frères défunts dont il est question à la ligne 1 et non de leur père et de leur oncle. Il semble que la généalogie de la famille puisse être reconstituée comme suit :



V. 11. — De la deuxième lettre, il ne reste que l'extrémité supérieure qui pourrait appartenir aussi à un ε ou à un θ [1]. De ce vers, il paraît résulter que le fils de l'auteur de l'épigramme dont le nom n'est qu'en partie conservé au vers 13 (— — των), était l'homonyme de son père. Faute de place, et pour ne pas allonger la dernière syllabe de [ὁμ]ώνυμ[ος], on ne peut, en effet, songer à πάππῳ ou à πατρί mais seulement à une des formes de υἱός.

V. 12. — Δίδυμος. Allusion, semble-t-il, au père et au fils qui portaient le même nom.

V. 13. — Le tombeau n'ayant pas encore été complètement déblayé, il reste quelque espoir de retrouver la seconde pièce de vers dont il est ici question.

IV

Épitaphe gravée en lettres (peintes en rouge) de 0 m. 028 de haut, sur une *tabula ansata* creusée dans un bloc de calcaire de 0 m. 47 de long sur

[1] Pour le sens, on attend une restitution comme εἶμι δ'.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

0 m. 24 de large et 0 m. 20 d'épaisseur, primitivement encastré dans le mur d'un tombeau (pl. VI).

Τάφος Πολεμαί-
ου Μουσαίου Ἀλε-
ξανδρέως ῥήτορος.
Ἐτελεύτα ἐτῶν ϊ, μη-
νῶν ζ, ἡμε(ρῶν) ϊς. Εὐψύχει.

D'après l'écriture, l'épitaphe semble être du IIe siècle de notre ère.

Il n'y a pas trop lieu de s'étonner si le défunt, professeur de rhétorique, est mort à 20 ans et quelques mois : il n'a dû enseigner que les éléments de son art, éléments dont se contentaient les éphèbes, tandis que ceux qui se destinaient à la carrière oratoire, allaient continuer leurs études avec les sophistes[1].

Le personnage ne paraît pas autrement connu.

V

Inscription peinte en lettres noires de 0 m. 05 à 0 m. 09 de haut, inscrite sur l'ébrasement d'une baie à gauche de l'entrée d'une maison voisine du tombeau du rapt de Proserpine.

X /	/		...χλ.. /	....
ΛΛΦΑ	CYXA		Ἄλφα	Σῦ(κ)α
ΛΕΩΝ	YΔΩ		Λέων	Ὑδω[ρ]
	KΩΦΗ			Κωφή
ΩΝΗ	ΛΡΗC		[Φ]ωνή	Ἄρης
ΑΝΗΡ	Η	5	Ἀνήρ	η
ϽΩΝΗ			Φωνή	
ΩΠ			[Λέ]ων	
Φ			[Ἄλ]φ[α]	

Ces mots, à première vue sans suite, forment en réalité deux «cross-words», les lignes 6-8 répétant dans l'ordre inverse les lignes 2-3 du premier.

[1] Plut., *Quaest. conv.*, IX, 1, 1 et notre *Hérode Atticus*, Le Caire, 1930, p. 40. — Cf. *IG*, 1438, III, épitaphe d'un rhéteur de Nicomédie mort à Athènes, à 28 ans.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le premier est, semble-t-il, le plus ancien exemple [1] que nous connaissions de ce mot croisé, fréquemment employé plus tard, comme amulette, dans les textes coptes [2]. Le second ne paraît pas autrement connu. Il se peut que nous n'ayons encore affaire ici qu'à un simple jeu d'écolier, qui s'exerce à écrire, hypothèse que semble confirmer la maladresse de l'écriture et le griffonnage qui recouvre les premières lettres des lignes 5-6 de la colonne II, pour descendre ensuite sur les dernières des mots des lignes 4 à 6 de la première colonne.

A noter que les lettres et les interlignes de la colonne II sont de moitié plus petits, environ, que ceux de la première.

VI

Bloc de calcaire, complet de tous côtés, large de 0 m. 25, haut de 0 m. 46; épaisseur, 0 m. 23. Lettres de 0 m. 05. L'inscription est gravée dans le sens de la hauteur.

Ε'LI . . ϑ	Ε̣ἴ̣σι[δι] θ-
ΕΑΙΕ⊢Γ	εᾷ ἱερε-
ΥΕ LK	υς υ L κ'
ΠΑΥΝΙ ΙΕ	Παῦνι ιε'
	vac.

Lecture très incertaine, la surface du marbre étant fortement endommagée par érosion.

L'inscription est sans doute incomplète par en haut. Le début, comportant le nom du ἱερεύς, devait être gravé sur un autre bloc superposé à celui-ci.

La dédicace date du 9 juin, sans qu'on puisse déterminer à quelle ère ou à quel règne se réfère l'an 20, à moins que ce ne soit la 20e année de la prêtrise du ἱερεύς dont le nom s'est perdu.

[1] Si l'inscription, comme il y a tout lieu de croire, est contemporaine de la construction de la maison, elle n'est pas postérieure au IIe siècle de notre ère : cette maison ne diffère pas, par sa construction et son style, du tombeau d'Isidôra que nous avons proposé de placer à cette époque.

[2] Pour ce mot croisé et d'autres du même genre, employés comme amulettes, cf. H. Leclercq, *s. v. Amulettes*, dans Cabrol, *Dict. d'arch. chr. et de lit.*, I, p. 1809 et seq.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

À en juger d'après les caractères de l'inscription et l'orthographe (*ει* = *ī*)[1], notre texte n'est sûrement pas antérieur à l'époque impériale.

VII

Ostrakon. Fragment d'amphore de 0 m. 19 de haut.

Παρὰ Αὐρηλίου Κοπρέα Φαμοληοὺς ἀπὸ κώμης
Σαραπιήου χαίρειν· ὁμολογῶ. . .

D'après le gentilice de Kopréas, cet ostrakon n'est sans doute pas antérieur à la constitution de Caracalla accordant (213) le droit de cité à tous les habitants non *dediticii* de l'Empire. Preisigke, *Namenbuch,* p. 181, ne cite, comme génitif de *Κοπρέας*, que *Κοπρέου*.

Ce personnage doit sans doute être identifié avec son homonyme connu par un ostrakon de Thèbes que Viereck place vers la fin du IIe ou le commencement du IIIe siècle : *Αὐρήλιο(ς) Κοπρῆς καὶ μ(έτοχοι) πράκ(τορες) ἀργ(υρικῶν) Νό(του) καὶ Λ(ιβός)*[2]. Cet ostrakon est une quittance de payement. Or, le nôtre appartient sûrement à la même catégorie. Mais il est resté inachevé : *ὁμολογῶ* devrait être suivi de *ἔχειν*[3] ou de *εἰληφέναι*[4] et de la somme ou des fournitures dont on voulait donner quittance.

Le nom du destinataire ne paraît pas connu. Pour *Σαραπιῆον*, cf. Preisigke, *Wörterbuch, add.* III[5].

VIII

Nom peint en lettres onciales noires de 0 m. 01 de haut sur la panse d'une sorte d'hydrie.

Ἀμμωνίου.

(1) Dans les inscriptions attiques, tout au moins, cette graphie ne commence à apparaître qu'au 1er siècle avant notre ère. Cf. Meisterhans-Schwyzer, *Gram. att. Inschr.*[3], p. 48, n. 357.

Dans les papyrus, on la rencontre dès le IIIe siècle avant J.-C. (Mayser, *o. l.*, p. 89, n.

(2) P. Viereck, *Griechische und griechisch-demotische ostraka d. Universitäts. . . zu Strassbourg,* Berlin, 1923, p. 90, n° 283.

(3) Wilcken, *Griechische Ostraka,* n°s 282, 396, 420, 769, 1010, 1158, 1168.

(4) Viereck, *o. l.*, n° 776.

(5) *B G U,* II, 553 B, II, 2; 557, I, 17 (IIIe siècle de notre ère); *Stud.*, XX, 83, col. IV, 3 (IIIe/IVe siècle).

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

IX

Nom peint sur la panse d'une amphore haute de 0 m. 33, en lettres noires de 0 m. 016.

ΟΝΗ

A en juger d'après l'inscription précédente, nous avons affaire ici au génitif, jusqu'ici non attesté, du nom Ὀνῆς. Cf. Preisigke, *Namenbuch*, p. 241.

X

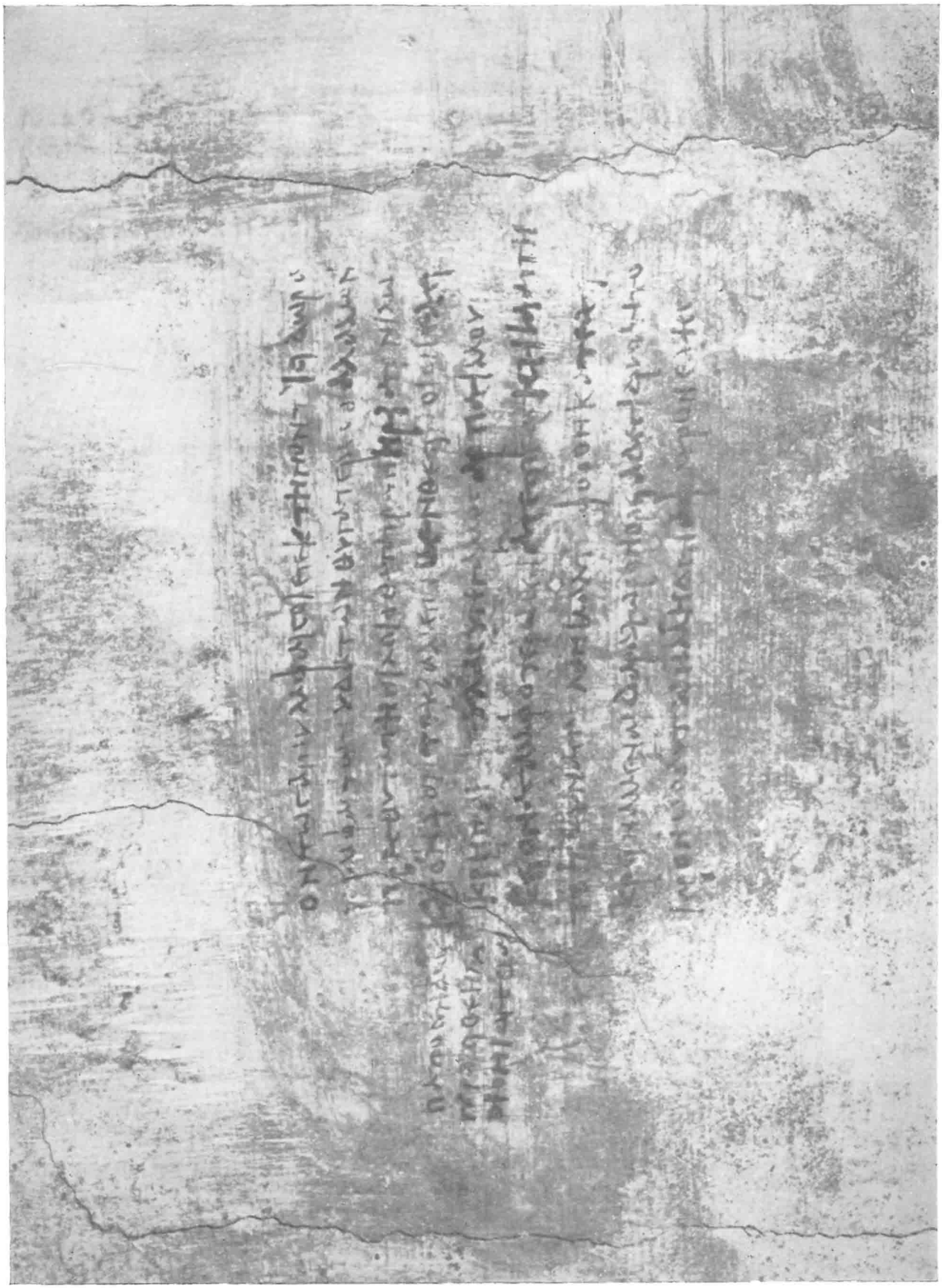
Nom peint en lettres rouges de 0 m. 03 à 0 m. 05, sur la panse d'une amphore de 0 m. 28 de haut.

ΚΟΠΡΗ

D'après notre numéro 8, ce ne peut être qu'une forme nouvelle de génitif du nom de Κοπρῆς-Κοπρέους. Cf. Preisigke, *o. l.*, p. 181.

Paul Graindor.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Épigramme du tombeau d'Isidôra.

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Intérieur du tombeau d'Isidôra.

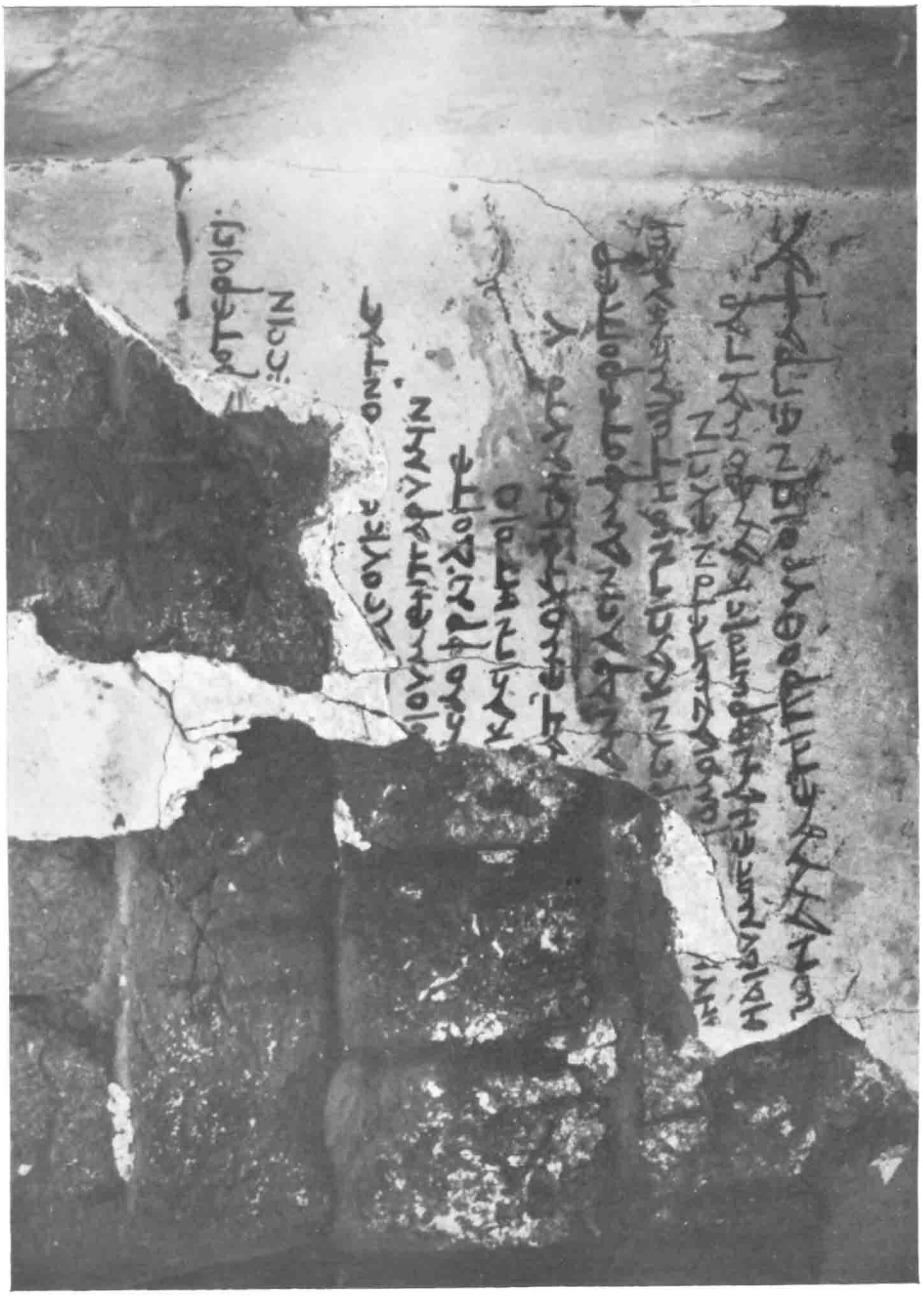
P. Grandor, *Nécropole de Touna el-Ghebel.*

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 : Paul Grandor,
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Seconde épigramme du tombeau d'Isidôra.

P. Graindor, *Nécropole de Touna el-Ghebel.*

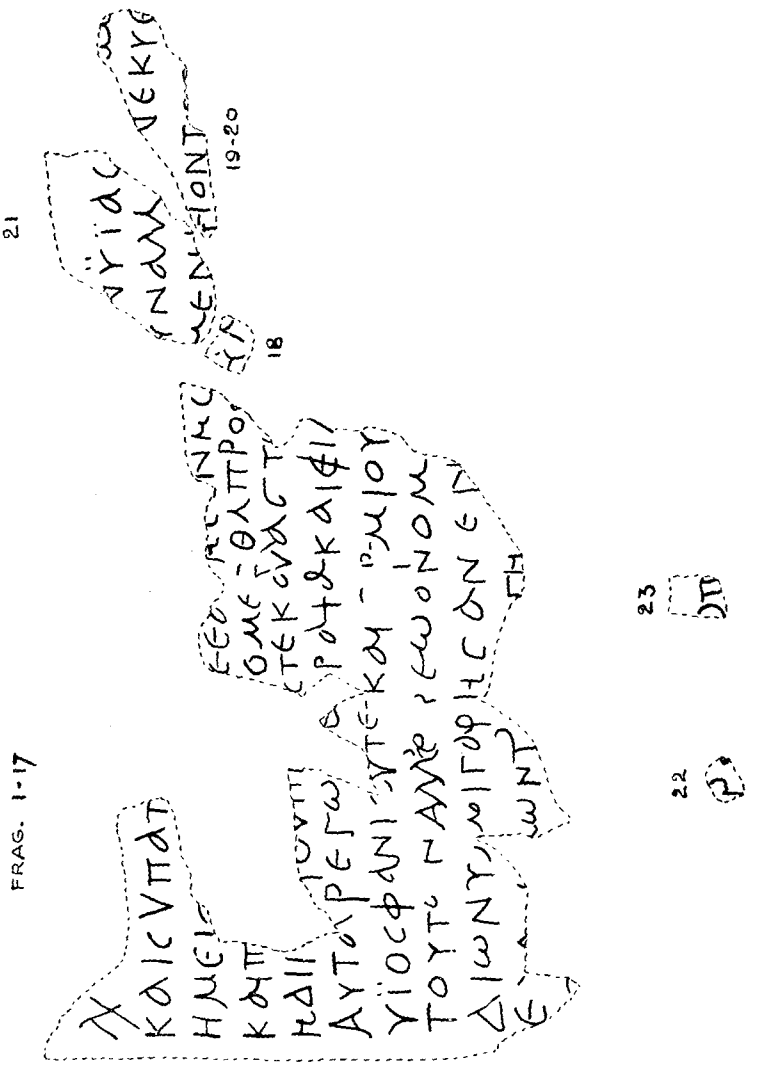
BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Épigramme du tombeau du rapt de Proserpine.

P. Graindor, *Nécropole de Touna el-Ghebel.*

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Fragments de l'épigramme III.

P. Graindor, *Nécropole de Touna el-Ghebel.*

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Épitaphe de Ptolémaios, fils de Mousaios.

P. Graindor, *Nécropole de Touna el-Ghebel.*

BIFAO 32 (1932), p. 97-119 Paul Graindor
Inscriptions de la nécropole de Touna el-Ghebel (Hermoupolis) [avec 6 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net